



**HAL**  
open science

## De l'Italie : Madame de Staël et le sud

Serge Meitinger

► **To cite this version:**

Serge Meitinger. De l'Italie : Madame de Staël et le sud. Expressions, 1994, 05, pp.79-86. hal-02403801

**HAL Id: hal-02403801**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02403801>**

Submitted on 11 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## DE L' ITALIE : M<sup>me</sup> DE STAËL ET LE SUD

Serge MEITINGER

Il s'agira ici de *Corinne ou l'Italie* de M<sup>me</sup> de Staël, l'étonnant roman d'une femme étonnante. Il paraît en 1807 soit sept ans après le fameux *de la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* qui entraîna de sévères polémiques qui visèrent le penseur et la femme. Entre-temps l'auteur a donné des preuves de son libéralisme en politique : elle a été exilée par Bonaparte qui devient peu après Napoléon ; son féminisme s'est aussi affirmé à travers *Delphine*, roman paru en 1802. *Corinne* précède *De l'Allemagne* de trois ans. L'ensemble de l'oeuvre de Germaine Necker (née en 1766), fille du grand argentier qui ne put rétablir les affaires du royaume, montre un parcours politique et philosophique cosmopolite et européen, placé sous le signe d'un libéralisme héritier des Lumières. M<sup>me</sup> de Staël croit donc au pouvoir libérateur de la raison et en la perfectibilité de l'esprit humain bien qu'elle fasse une place considérable à la sensibilité : le progrès humain, personnel et collectif, individuel et social, psychologique et moral est lié aussi à l'affinement des facultés sensibles. Résolument républicaine, elle ne fera jamais de concessions ni au Premier Consul ni à l'Empereur et n'a guère de sympathie pour les Bourbons. Résolument féministe, elle s'ingénie à montrer que nombre des progrès de l'esprit humain résultent de la prise en considération de la part que la femme apporte à l'humanité.

Et comme écrivain elle n'a jamais masqué ses idées ; au contraire, ses livres ont été pour elle des moyens d'action, des outils qui devaient oeuvrer aux progrès du coeur et de l'esprit. Ainsi *Corinne ou l'Italie* est à la fois, un roman d'amour (malheureux) . Un guide pour apprécier les antiquités de l'Italie mais aussi ses arts et moeurs contemporains. Un cours d'esthétique se fondant sur

l'analyse des grandes oeuvres passées et présentes . L'exposé d'une philosophie de l'histoire posant les principes d'une histoire des mentalités et des sensibilités, prenant en compte les différences foncières entre le Nord et le Sud de l'Europe. Un plaidoyer en faveur des valeurs et de la condition féminines. Un plaidoyer en faveur de la liberté politique, le rêve entrevu d'un ajustement voire d'une union enfin possibles (par métissage réciproque) entre Nord et Sud mais aussi entre homme et femme, entre masculin et féminin, entre la loi avec ses corollaires devoir et pouvoir) et l'imagination (avec ses corollaires beauté et liberté) .Pourtant ce livre n'est pas un fourre-tout et il déploie dans tous les champs abordés un même mouvement de pensée : toute appréciation (quelle soit esthétique, morale, politique, religieuse...) ne peut être que relative et l'unité (si elle est pensable ou réalisable) ne saurait résulter d'autre chose que d'un dosage ou d'un mélange faisant sa juste part à chacun des composants potentiels.

M<sup>me</sup> de Staël sait qu'il n'y a pas de Sud sans Nord ou plutôt pas de vision ou d'image possible du Sud sans une définition particulière du Nord. Et, dans *Corinne*, le Sud n'existe en fait que dans et par une relation d'opposition ou de tension avec un Nord qui d'une certaine façon impose ses présupposés. Car la conscience critique, la réflexivité qui permettent assez de recul par rapport à l'autre tout comme par rapport à soi-même pour établir des catégories et des distinctions naissent au Nord (elles font partie de sa définition ! ). Le Nord juge le Sud qu'il construit à partir de lui-même. "Dis-moi ton Nord, je te dirai quel est ton Sud" : la relation, le regard sont d'emblée inégaux et M<sup>me</sup> de Staël en est parfaitement consciente. Elle en est même si consciente que - bien que se sentant profondément "nordique" par raison et par affection - elle considère cette inégalité comme une injustice et, dans son roman, elle ne va cesser de travailler à la réduire. Par exemple, en transformant tout ce qui, au niveau des personnages vivant leur intrigue, demeure pure incompréhension réciproque en un mode de compréhension supérieur destiné à éveiller l'esprit d'un lecteur vigilant, appelé ainsi à faire la part des choses et à prolonger par sa propre pensée l'esquisse d'une possible accommodation des termes apparemment incompatibles. Le malheur des êtres engagés dans une situation familiale, sociale, nationale et historique qui les broie peut être transcendé par le libre jeu d'une conscience réflexive qui s'oriente de lui-même vers une synthèse encore potentielle mais qui apparaît à l'horizon du texte. M<sup>me</sup> de Staël incite à dépasser le stade du préjugé ou de la définition statique (ou même dialectique) pour replacer les êtres, les oeuvres et les faits dans une mouvance mêlée qui présente mieux la vérité de leur vie et de l'histoire humaine et qui va leur permettre d'évoluer : la perfectibilité de l'esprit individuel et collectif doit être aussi perfectibilité de la sensibilité et des moeurs et cette dernière opérera par intégration et par osmose du divers et du différent, jamais par exclusion de l'autre.

Le roman commence bien par un mouvement du Nord vers le Sud. Oswald lord Nelvil, jeune seigneur de vingt-cinq ans, part d'Ecosse pour se rendre en Italie pendant l'hiver de 1794 à 1795. De tempérament naturellement mélancolique, celui-ci est de plus tourmenté par un sentiment de deuil aggravé de remords : son père est mort pendant qu'il était absent et alors que son fils était en faute par rapport à lui. L'absence et les circonstances historiques (la révolution française) ont interdit toute explication entre eux et la mort a comme pérennisé la faute du fils : la loi et le devoir qu'elle entraîne semblent ainsi incarnés en la figure surplombante du père mort. Ces sentiments mêlés jettent le jeune homme dans des actions aussi téméraires qu'héroïques : par exemple, sur le bateau qui le conduit en Europe, il affronte courageusement la tempête et contribue à sauver le navire en aidant personnellement à la manoeuvre (mais il y aura d'autres sauvetages de ce genre tout au long du livre). Un dévouement sans bornes et plein de risques - c'est aussi une manière de suicide - lui semble commandé par la sombre loi qui a pris le nom du père.

Et c'est un acte de ce type qui marquera le premier vrai contact d'Oswald avec l'Italie, avec la différence italienne. Il y a là une scène emblématique et fortement idéologique : en effet le Nord y rencontre le Sud et le juge. A Ancone où il s'est arrêté pour quelques jours, un incendie se déclare qui commence à ravager la ville. Devant la passivité fataliste de la population qui regarde sans réagir le progrès des flammes Oswald prend l'initiative de la lutte. Et il se porte d'emblée à l'endroit de la plus grande détresse, mais il s'agit du quartier juif et les femmes du peuple qui l'entourent le supplient littéralement de laisser brûler les Juifs, maudits sans doute responsables du sinistre. Bien sûr le héros indigné passe outre et sauve la ville à l'exception d'une maison sur la hauteur dont personne ne semble se soucier : c'est l'asile des fous et, quand lord Nelvil s'en aperçoit, les supplications reprennent, qu'on les laisse périr par le feu, ce sera une bénédiction et un soulagement pour tout le monde ! Surcroît d'indignation et d'efforts : Oswald risque sa vie pour sauver malgré lui un dément qui était enchaîné et qui ne comprend pas du tout ce qu'il se passe. Suite à ses exploits le héros est aussitôt idolâtré par une population qui le prend pour un envoyé de Dieu.

L'Anglais, le "nordique", représente ici le sens de la lutte, l'esprit d'initiative et la raison technique efficace face au fatalisme, à la résignation et à l'incompétence technique, le dévouement altruiste face à l'égoïsme, la tolérance et l'extrême souci de l'humain face à l'intolérance superstitieuse ou à la méconnaissance de l'humain associée à l'indifférence pour l'autre. La loi qui guide Oswald est celle du plus pur christianisme alliée à la rigueur de l'esprit rationnel conquérant : elle tient en échec la nature brutale et les passions égoïstes. La triste image du Sud ici mise en avant n'est que l'image en creux des qualités "nordiques" et, si tout le roman se tenait à ce niveau, nous n'aurions ici

qu'un piètre roman à thèse.

Mais il nous semble que ce morceau de pure idéologie, apte à conforter les préjugés du lecteur "nordique" peu regardant sur les moyens de se satisfaire, est de la part de l'auteur une habilité narrative destinée à préparer le terrain d'un renversement décisif qui sera d'abord réhabilitation du Sud puis mise en cause de certains aspects ou de certains effets de la loi "nordique". En effet pour M<sup>me</sup> de Staël l'Italie c'est d'abord Rome et l'antiquité latine. En fille des Lumières, en admiratrice de Montesquieu, elle voue à la Rome républicaine un véritable culte et, bien qu'elle supporte mal les bassesses et la décadence de la Rome impériale, elle ne peut s'empêcher d'y chercher la grandeur du tempérament romain tout comme elle la cherche encore dans une postérité plus récente, tout indigne qu'elle puisse souvent paraître. Or, si dans *De la littérature...* c'est la solution de continuité entre les temps héroïques et les temps de décadence qui l'emporte, dans *Corinne* l'auteur invente une figure qui incarne à la fois la grandeur persistante de la Rome éternelle et la beauté actuelle de l'Italie vivante.

De plus cette figure - il s'agit de Corinne en personne - est capable de réfléchir et de faire réfléchir sur l'héritage artistique, intellectuel et religieux de Rome et elle révèle la continuité d'un mouvement historique là où la discontinuité et la rupture semblent d'abord l'emporter. Lord Nelvil découvre Corinne lors de son couronnement au Capitole comme poétesse nationale : la cérémonie évoque le couronnement de Pétraque et l'improvisation de Corinne propose une vision unitaire du destin romain grâce à la puissance sans cesse renouvelée du génie imaginaire propre aux latins. C'est apparemment, pour les deux héros, le coup de foudre réciproque et la belle poétesse va se faire le guide et l'initiatrice du jeune lord. Ils vont se promener dans Rome et évoquer les diverses strates de cette histoire prestigieuse. Corinne s'efforce d'abord de faire comprendre à Oswald le passage presque insensible du paganisme au christianisme par l'entremise de la beauté : elle lui montre le Panthéon d'Agrippa puis la basilique Saint-Pierre, souligne la différence entre deux conceptions de la vie et de la mort, entre la vision d'un monde fini et celle d'un monde infini lisibles dans l'architecture même des édifices mais défend la thèse de l'unité. Certes sur les portes mêmes de l'édifice central du christianisme sont représentées des figures des métamorphoses d'Ovide : pourtant :

On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'âme une impression religieuse, et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'oeuvre que les autres cultes ont inspirés. (Edition de S. Balayé, Folio, Gallimard, 1985, p. 106-107)

De même Corinne essaiera de faire sentir à Oswald la majesté du Colisée et quelques vestiges des temps impériaux. Mais, devant ces mouvements

- le Colisée surtout, haut-lieu de la persécution des chrétiens - le malaise du jeune Anglais ne fera que s'aggraver car, lui, ressent et raisonne sur de tout autres bases :

Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur, l'imagination du génie : mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue ? (p. 103)

L'éloquence de Corinne excitait l'admiration d'Oswald sans le convaincre ; il cherchait partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvait jamais lui suffire. [...]

\* - L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie ; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion, ou à ses sentiments, qu'on est vraiment vertueux : c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjuguée en nous l'homme mortel. (P.116)

S'opposent ici très nettement le sens de la loi morale propre au Nord et le sens esthétique de la vie propre au Sud. Le "nordique" ne met rien au-dessus (ni même au niveau) d'un impératif catégorique d'ordre moral, seul apte à ses yeux à garantir la dignité et la vertu de l'homme tout comme à préserver sa liberté : les jeux de l'art, de la sensibilité et de l'imagination sont seconds voire secondaires. La belle poétesse italienne a une confiance foncière en la beauté, garantie d'un beau naturel ou d'une belle nature qui sont aussi bonté et vérité, caution d'une religion du sentiment qui se nourrit de colossal et de sublime tout autant que de sentimentalité diffuse. La religion du premier est d'abord une religion du devoir et de la contrainte : le sublime est pour lui l'apothéose de la loi. Pour la seconde le sublime est une assumption de l'imagination rendant les armes à ce qui la dépasse et ravit.

Il serait toutefois faux de penser que Corinne ignore ou méprise le caractère formel de la loi mais elle la pense d'abord comme une règle d'ordre esthétique, comme "le calme héroïque" (p. 217) propre aux statues de l'antiquité représentant la douleur humaine : la loi est ici moins extérieure et universelle qu'intérieure et quasi personnelle, c'est le libre arbitre d'une volonté s'employant à se soumettre elle-même à un idéal qu'elle produit.

Il serait également faux de penser qu'Oswald est insensible à la beauté comme à la force ou au charme des sensations et des sentiments, au contraire il est d'une extrême sensibilité mais cette dernière résulte plus des difficultés liées au respect de la loi et à son sens blessé du devoir que des sollicitations esthétiques issues du monde environnant. Bref nous avons là le tableau en miroir de deux positions incompatibles, apparemment égales en dignité bien que l'auteur montre que la liberté politique qui lui est si chère (associée à la dignité irréductible de l'humain) se trouve plutôt du côté du Nord, le seul génie propre à l'imagination ne pouvant pas vraiment servir de garant aux droits de l'homme et

du citoyen.

Pourtant un reversement va s'opérer à l'intérieur de cette dichotomie pour redistribuer les places et les valeurs. Il faut compléter les propos d'Oswald sur la puissance sublime de la loi par la réflexion que se fait Corinne sur les effets pratiques d'une telle conception de la vie en ce qui concerne les rapports humains.

[ ... ] un tel homme pouvait immoler les autres et lui-même au culte des opinions, des principes ou des devoirs dont il aurait fait choix. ( p. 116)

Tant que l'on s'en tient au niveau sublime et héroïque où conduisent le sens du devoir et la dévotion à la loi, la vision du monde défendue par Oswald, le "nordique", et les sacrifices qu'elle implique ont une incontestable grandeur et leur beauté propre. Mais pour peu que le champ d'application de la loi et que le sens du devoir se restreignent à la vie quotidienne les conséquences d'un tel fanatisme de la loi sont tout autres : en particulier, en ce qui concerne la femme, les devoirs imposés à celle-ci par une société rigoriste visent moins l'essence d'une perfection à atteindre que les formes les plus extérieures de la soumission.

Dans le terrible récit que fait Corinne de son adolescence anglaise, l'on voit fonctionner une implacable machine à décerveler : la loi religieuse et le devoir chrétien sont devenus des instruments de déshumanisation des femmes et des jeunes filles. L'éducation d'une jeune fille anglaise de la bonne société est une éducation négative : on lui interdit surtout de devenir elle-même, de devenir quelqu'un. La femme, cantonnée dans un rôle subalterne, a le devoir non seulement de s'y tenir mais encore de se rendre égale à ce néant et, pour le lui imposer, l'on brandit toutes les foudres de la loi divine. La loi devient ici la force du préjugé et le préjugé a force de loi. Oswald ne comprendra et n'admettra jamais l'indépendance de Corinne qui est à la fois l'indépendance propre au mode de vie du Sud et celle du talent :

- Le talent a besoin d'une indépendance intérieure que l'amour véritable ne permet jamais. - Ah! s'il est ainsi, s'écria lord Nelvil, que ton génie se taise et que ton coeur soit tout à moi. (p. 430)

Ici, chez M<sup>me</sup> de Staël, le penseur politique et la féministe semblent se séparer : le premier préfère les constitutions civiles des royaumes du Nord et le sens de la loi comme du devoir qui leur permet de se perpétuer, la seconde préfère la liberté (relative mais réelle) du Sud et le sens esthétique de la vie qui ouvre carrière aux femmes et à leur génie. Toutefois c'est le personnage même de Corinne qui devrait permettre de concilier ces deux versants de la pensée de

l'auteur. En effet (nous venons d'évoquer l'adolescence anglaise de celle-ci), ô surprise ! Corinne est née de père anglais et de mère italienne (dans le roman, le mystère de sa filiation reste longtemps voilé bien que divers indices narratifs permettent au diligent lecteur de subodorer la chose). Elle connaît donc les deux langues et les deux cultures, elle a vécu dans les deux pays et elle a choisi le Sud tout conservant la puissance de réflexivité et l'esprit critique propres au Nord. Et Corinne, en tant que créature romanesque délibérément voulue métisse par l'auteur, pourrait devenir l'idéal-type de la résolution des antinomies entre Nord et Sud. Ce n'est cependant pas le cas, ce qui, une fois encore, écarte le spectre du roman à thèse.

D'abord il faut remarquer que le fait de donner Corinne pour une métisse culturelle paraît fausser quelque peu le jeu entre Nord et Sud : elle n'est pas la pure représentante du Sud que l'on pouvait croire (la véritable histoire de Corinne n'apparaît que dans le dernier tiers du livre). Et, de fait, dès le début, elle parlait du Sud avec la puissance critique du Nord bien qu'elle eût choisi de défendre les valeurs et le mode de vie propres au Sud et s'en faire la voix. Mais cette position de métissage (bien plus culturel que biologique), de mélange des styles et des formes, de partage des valeurs et des repères est sans doute la seule qui permette de parler *en vérité* et du Nord et du Sud. Le personnage ainsi dessiné par la fiction romanesque incarne le dilemme ici ouvert en une figure de chair et de sang qui déborde toute théorie et toute idéologie : non seulement Corinne permet de penser les antinomies qu'elle pose d'ailleurs elle-même conceptuellement mais surtout elle les fait vivre sur le mode sensible d'une déchirure intime. De plus, de par la courbe de sa propre vie, une solution humainement acceptable - parce que médiane - apparaît à l'horizon du texte. Une leçon de morale pratique se dégage sans s'imposer. Et cette dernière dit que qui s'enferme en son seul monde - fût-il celui d'où est venue la lumière de la raison et où règne la force de la meilleure des lois - finit par en vivre les préjugés avec une telle puissance qu'il s'interdit de penser et de vivre par lui-même. C'est ce qui arrive à Oswald qui retrouve avec sa terre natale les bornes morales, intellectuelles et spirituelles qui furent les siennes avant son séjour en Italie ; s'y ajoute le poids de la terrible instance paternelle qui le conduit au pire c'est-à-dire à renier Corinne pour lui préférer une Anglaise plus qu'Anglaise et qui n'est autre que la demi-soeur de la poétesse. Ce mariage ne sera pas heureux car il est fondé sur trop de non-dits, d'interdits et sur la servitude volontaire de la femme. C'était Corinne, Oswald s'en aperçoit trop tard alors qu'il a déjà anéanti en celle-ci la force de vivre, qui était *en position de vérité*. Mais il ne suffit pas d'être capable de voir et de dire la vérité pour venir à bout de la cruauté des antinomies : Corinne, de par sa prestance et son génie personnels, ne fait qu'ouvrir un horizon au jeu des valeurs et du sens, elle ne l'arrête pas mais elle signale seulement que l'homme est un être mêlé et qu'il doit se savoir et se



vouloir tel s'il n'entend pas être inférieur à lui-même.

Il semble que M<sup>me</sup> de Staël ait choisi, pour elle-même, de s'en tenir à la position idéale qu'esquisse le personnage de Corinne. Elle montre ainsi la nécessité d'un métissage intellectuel ou culturel que l'on appelait en son temps "cosmopolitisme", d'un mélange ou d'un dosage qui respecte en connaissance de cause la qualité de ses composants. Mais elle sait aussi, et son imagination romanesque qui fait mourir Corinne sous nos yeux nous en peint avec vigueur les effets, l'existence - peut-être irréductible parce que les racines en sont inconscientes - d'un préjugé capital, capable d'obscurcir, pour son malheur, l'esprit de l'homme : *celui qui lie la loi au père*, source de l'illusoire supériorité virile comme de tout despotisme.

Serge MEITINGER

Université de La Réunion